

Jacob

Stéphane Drouot

07/12/2025

<https://ecrits.laei.org>

Aujourd’hui, je me suis assis pour discuter avec le petit Jacob pour son évaluation. Il a commencé en me demandant mon nom et me demander si il pouvait m’appeler par mon prénom ou si il devait m’appeler docteur. J’ai souri et autorisé l’usage de mon prénom, à condition que je puisses également l’appeler par son prénom ce à quoi il a consenti.

Jacob a 8 ans. Son prénom vient de la bible, il a insisté sur ce point. Je lui ai demandé si ça avait de l’importance pour lui, l’origine de son prénom ce à quoi il n’a pas répondu, préférant me regarder avec un petit sourire. Je ne sais pas trop décrire l’attitude de Jacob à ce stade, il y a quelque chose de très mature dans ses réactions. J’ai répondu à son sourire par un sourire et il m’a fait une grimace. Je lui ai demandé quel était le sens de sa grimace, il m’a reproché d’avoir commencé et je lui ai concédé ce point.

Entamer une discussion avec Jacob, c’est comme devoir répondre à l’énigme du Sphinx avant de pouvoir attendre Thèbes. Ce petit semble savoir qui il est et ce qu’il veut, mais plus perturbant encore, il semble savoir qui est son interlocuteur. Il semble jouer aux échecs pendant toute la conversation, ou peut être n’est-ce que mon impression personnelle.

Il jouait tranquillement avec une petite voiture rouge. Je lui ai demandé si il savait où il était, et il a rit, insinuant que cette question était trop facile. Je lui ai demandé d’y répondre malgré tout et il est parfaitement conscient de sa situation, à la fois géographique, dans l’enceinte du bâtiment ainsi que plus

généralement, de la situation dans laquelle il se trouve eu égare au contexte.

Je lui ai demandé s'il avait des questions pour moi et il m'a quasi instantanément demandé pourquoi il n'y avait pas de musique. Il semblait avoir cherché, mais n'avoir trouvé aucun instrument de musique, aucun appareil jouant de la musique. Je lui ai demandé s'il avait une explication à ça, il a réfléchit un petit peu, et m'a répondu « peut-être ils ont peur ? »

« Peur de quoi ? » ai-je demandé, légitimement surpris par son observation. « Peut-être ils ont peur que ça me réveille. »

Je lui ai demandé s'il aimait la musique et souhaitait que je lui en trouve et il m'a très poliment demander s'il pouvait avoir au minimum quelques œuvres de Bach ou de Handel pour passer le temps. À la suggestion, j'ai poursuivit en demandant où il avait entendu parlé de Bach et Handel et sa réponse était probablement calibrée pour me perturber encore plus : « j'ai étudié la musique, ce sont pour le moment mes préférés. J'ai commencé par la musique antique, j'essaye de le faire... ronologiquement ? C'est comme ça qu'on dit ? » je souris à nouveau, instinctivement cette fois en le corigeant et il se reprend avec un vrai sourire à son tour « chronologiquement. Je voulais apprendre la musique, le faire dans l'ordre c'est plus logique ; la musique est chronologique, la science aussi tout ne va que dans un sens » après quoi il s'est arrêté apparemment pour penser en attendant que je relance la conversation.

J'ai donc continué l'interrogatoire en lui demandant comment il se sentait. Il fit tourner sa langue dans sa bouche, et me montra ses dents en annonçant victorieusement : « j'ai perdu une dent ». J'ai attendu qu'il développe : « c'est pas étrange qu'on perde nos dents quand on est jeune et qu'elles repoussent, mais qu'on ne peut pas perdre un bras ou une jambes et qu'elle repousse comme la queue des lézards ? Certaines choses repoussent, les ongles, les cheveux, les dents ne le font qu'une fois et le reste ne le fait jamais. »

Je lui demandais si la perte de cette dent l'affectait particulièrement, à quoi sa réponse me fit à nouveau froid dans le dos : « j'imagine que c'est comme ça qu'on apprend l'impermanence des choses. Au début ce sont les gens qui disparaissent derrière leurs mains et réapparaissent, puis les gens qui disparaissent de la pièce, pour aller au travail et reviennent le soir et ensuite, ce sont des bouts de notre propre corps qui disparaissent pour repousser dans les semaines qui suivent. Je me demande si les gens qui meurent réapparaîtront à un moment ou si c'est plutôt comme la musique monophonique, quelque chose qui était là pour une temps et ne reviendra pas, remplacé par quelque chose de mieux ? »

Considérant mon inconfort, je le vis me sourire. Jacob a le sourire d'un enfant (auquel il manque une dent). Il a l'apparence entière d'un enfant tout à fait normal et c'est probablement l'un de ses traits les plus perturbants.

Il a 8 ans, il est littéralement né. Son origine est très flou. Il a été trouvé à l'âge de 5 ans, déambulant dans le désert. D'après son dossier, il a depuis été baladé d'institution en institution. L'adoption dans son cas est une option compliquée et je commence à comprendre pourquoi.

Lorsque je lui demande s'il se souvient d'où il vient, il prend sa petite chaise, fait le tour du petit bureau qui nous sépare, vient s'asseoir auprès de moi, me regarde droit dans les yeux avant de répondre « je ne sais pas si tu me croirais ». Lorsque je lui assure que je ne le prends pas pour un menteur, il réplique « je ne sais pas si tu es assez ouvert d'esprit pour entendre la vérité » ce à quoi je fais une petite moue, faussement vexé et il réagit par un grand sourire enthousiasmé : « oh ? On fait un concours de grimace encore » et se mets à faire les pires têtes d'enfant en pleine expérience de son visage. Il louche, tire la langue, déforme sa bouche ce qui me fait sourire très honnêtement jusqu'au moment où je crois voir ses orbites oculaires se déplacer légèrement sur son visage.

À ce moment exact, Jacob arrête les grimaces et recommence à jouer avec sa dent manquante avec sa langue ; après un temps il me demande très frontalement « je te fais peur maintenant ? » Par déformation professionnelle sans doute, je lui demande si il aimerait que j'ai peur de lui. Il répond d'une façon assez laconique que c'est juste ce qui arrive, les adultes ont généralement peur de lui et à ce moment, je comprends viscéralement pourquoi. C'est pour moi comme si Jacob était assis sur une faille dans le réel. Je vois très bien que depuis le début, c'est lui qui contrôle notre conversation, il contrôle ce que je vois et ce que j'entends, et je ne dois pas me reposer sur ce que je pense comme émanant exclusivement de mon propre champ de pensée non plus.

Je lui demande s'il est content ici et il me répond que la musique lui manque à nouveau. Lorsque je lui demande quel est son morceau préféré, il réfléchit pendant une dizaine de secondes, les yeux dans le vague. C'est à ce moment que je réalise qu'il a les yeux verrons, bleu ciel à sa gauche, vert pastel à sa droite. Avec son teint hâlé et son visage chérubin, l'image qu'il renvoi est surréaliste.

À ce moment, il se mit à chanter. En rejouant le morceau son interprétation dans un moteur de recherche, j'ai découvert qu'il s'agissait de pièce nommée « au bord d'une fontaine » de Marc-Antoine Charpentier. Son interprétation était perturbante au plus haut point. Sa voix entièrement dénuée de caractère enfantin, les notes claires et il y avait en arrière plan comme la trace d'un accompagnement instrumental. De par mon travail, j'ai l'habitude d'entendre des enfants chanter, j'ai même l'habitude de les entendre imiter des adultes, imaginant que c'est ce que j'ai envie d'entendre ; l'expression musicale de Jacob, dans ce contexte était parfaitement singulière.

Lorsque je lui demande pourquoi il aime bien cette chanson, il me répond : la simplicité de la mélodie. Ma connaissance en musique de la renaissance étant limité, je lui demande ce qu'il

trouve « simple » dans le morceau qu'il vient de me chanter. Il me répond « il n'y a qu'une voix, un accompagnement presque mécanique, j'aime l'émotion qui se dégage de ça. »

Lorsque je lui demande si il aime chanter, il me dit que la précision dans le temps est ce qui l'intéresse. La reproduction du son est un art ancré dans la temporalité (je paraphrase ici, je ne me souviens plus exactement des termes employés tant j'ai été bouleversé par ce qu'il s'est passé juste après).

Après lui avoir demandé un autre morceau, il entamât un extrait de *The Fairy Queen* de Henry Purcell, nommé *If love's a sweet passion* (je lui ai cette fois demandé de me l'épeler pour être sûr d'en garder une trace). Pour décrire l'expérience qui s'en suivi, je dois expliquer que j'ai une familiarité avec les chanteurs diaphoniques, ça fait partie d'une tradition ancestrale dans ma famille. Ce qu'a fait Jacob à ce moment ne peut pas s'apparenter au chant guttural de mes origines. Il a interprété toute la seconde partie de la pièce en projetant 3 à 4 voix harmonisées ; avec une clarté et une précision tout en conservant une interprétation très individuelle. Je n'avais simplement jamais rien entendu de similaire et je doute que quiconque soit physiquement capable de reproduire ce talent.

À ce moment là, il n'y avait plus rien à tirer de notre entretien. Compte tenu de la réponse émotionnelle, épidermique à cette expérience, j'ai du mettre fin à notre session.

En quittant la salle, Jacob m'a demandé si il allait me revoir, et je n'ai pas pu lui mentir.

Par ce rapport, j'essaye d'exprimer le paradoxe que représente l'évaluation de Jacob. En l'état, il ne m'apparaît pas du tout comme un danger ni pour lui-même, ni pour autrui. Cependant, j'aimerais souligner que compte tenu de mes propres limitations dans cet entretien, il est entièrement possible que Jacob ait manipulé à la fois son image et la réalité l'entourant pour me faire arriver à la conclusion qu'il n'est absolument pas dangereux. Je ne peux donc remettre aucun avis impartial à son

sujet et mon avis partial est objectivement biaisé. Il s'agit pour moi d'un jeune enfant qui teste ses limites et les limites de ce que le monde est prêt à accepter de lui, mais je ne peux pas dire si c'est une réalité, ou juste une projection de sa conscience dans la mienne.

Ma recommandation est de prendre en compte, dans votre évaluation, le potentiel parfaitement dévastateur de continuer à garder une entité d'une telle puissance coupée de toute réalité, de toute sociabilité, de toute humanité.

Considérons que même dans le cas extrême où il serait un danger d'extinction pour l'humanité toute entière, ne sommes-nous pas, en le conservant dans un état de stupeur, de sidération médicale et d'enfermement physique en train de lui montrer ce que l'humanité à de pire à offrir, sans lui donner par la même occasion la possibilité de développer son empathie. La manipulation devient le seul moyen pour lui d'obtenir à la fois attention et susciter de l'intérêt ce qui pourrait s'avérer à long terme une stratégie entièrement perdante pour nous.

Je termine ainsi mon rapport, stipule avoir pris la pilule m'ayant été attribuée à mon entrée dans le programme afin d'oublier ce que j'ai vu, expérimenté et entendu ici.